

*L'homme de la terre, et l'y fit retourner de nouveau*¹. — L'auteur de la Sagesse appelle Adam le *protoplaste* (premier formé), *né de la terre*². — *Souvenez-vous, je vous prie, dit Job, que vous m'avez fait terre et que vous me ferez retourner en poussière*³... — Il est donc manifeste que le corps d'Adam a été formé immédiatement de la terre par le Créateur.

Lorsque Adam eut passé en revue le monde des animaux, il ne trouva point parmi eux d'aide qui lui correspondit; ce qui ne semblerait guère vrai s'il avait reçu son corps d'un animal. — Voyant la compagne que Dieu lui présenta, il dit : *Ceci est os de mes os, et chair de ma chair; celle-ci on l'appellera issâ* (femme), *parce qu'elle a été prise de l'homme* (is). La formation du corps de la première femme exclut visiblement l'hypothèse d'une origine animale. D'où il faut conclure que le corps d'Adam n'a pas non plus cette origine.

*Objections sur l'unité de l'espèce humaine*⁴.

111. *Première objection.* — Les habitants du globe terrestre se partagent en groupes si divers, qu'on doit les considérer comme formant autant d'espèces distinctes, et non comme les descendants d'un seul couple humain, ainsi que l'affirme la Bible. « Il n'est permis qu'à un aveugle, dit avec raison Voltaire, de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, soient des races entièrement différentes. » Sous quelque rapport qu'on les considère, ces races présentent des caractères opposés. Au point de vue physique, elles se distinguent par la couleur de leur peau, la capacité et le poids du cerveau, la conformation du crâne, l'ouverture de l'angle facial, etc.; au point de vue intellectuel et moral, par un développement très inégal; au point de vue du langage, par des idiomes irréductibles. Enfin, il est impossible d'expliquer le peuplement de l'Amérique et de l'Océanie par des hommes partis des mêmes lieux. L'unité de l'espèce humaine, qui est pour l'Église un dogme fondamental, est donc démentie par la science.

112. *Réponse.* — C'est l'importance capitale de ce dogme qui rend compte de l'acharnement avec lequel tant de faux savants cherchent à mettre la Genèse en contradiction avec la science. —

¹ Eccl., XVII, 1-2. — ² Sag., VII, 1. — ³ Job, x, 9. — ⁴ Cf. JAUGEY, *Dictionnaire apologetique*, art. : Polygénisme; — VIGOUROUX, *les Livres saints et la Critique rationaliste*, t. IV.

Le *polygénisme*^a a, en effet, pour conséquence, au point de vue théologique, le renversement de toute l'économie du christianisme. Si tous les hommes ne descendent pas d'un seul, il n'est pas vrai que tous ont péché en Adam; il n'est pas vrai que Jésus-Christ est mort pour tous; il n'est pas vrai que l'Église a reçu de Dieu la mission d'enseigner et de baptiser toutes les nations, de sorte qu'elle envoie inutilement des missionnaires dans toutes les parties du monde. — Au point de vue social, le polygénisme a pour conséquence la négation de la liberté et de l'égalité pour tous dans la possession des droits inhérents à la nature humaine. Cette doctrine favorise l'esclavage avec toutes ses horreurs, et légitime l'anéantissement des races faibles par les races fortes; ce qui explique la faveur qu'elle a obtenue en Amérique auprès des partisans de la traite des nègres.

113. Ces conséquences suffiraient seules à démontrer la fausseté du polygénisme. Envisagé en lui-même, il ne faut y voir qu'une hypothèse sans valeur.

Une première preuve qu'il n'a rien de scientifique est la vive opposition qu'il a rencontrée chez des savants, tels que : Linné, Buffon, Cuvier, Van Beer, Burdach, Geoffroy Saint-Hilaire, de Humboldt, de Blainville, de Serres, Tiedman, Müller, Prichard, de Quatrefages, Milne-Edwards, etc.

Une autre preuve est le désaccord des polygénistes entre eux quand il s'agit de déterminer le nombre des espèces humaines. En 1801, Virey en distinguait deux; plus tard, Desmoulins en comptait onze; en 1825, Bory de Saint-Vincent en reconnaissait quinze; sept ans après, Gerdy admit dans le genre *homo* quatre sous-genres, qu'il subdivisa chacun en un nombre indéterminé d'espèces. Plus récemment, en Amérique, Morton a divisé le genre humain en vingt-deux familles; Gliddon en soixante-cinq familles, comprenant plus de vingt-sept subdivisions; Agassiz, en autant d'espèces qu'il y a de nations, ayant chacune leur langue propre. Il ressort évidemment de ces contradictions que les polygénistes n'ont point de critérium pour discerner les différences spécifiques qui partageraient l'humanité en groupes d'origines diverses.

Il est à remarquer aussi que la plupart d'entre eux, à notre

^a De *polus*, plusieurs, et *genos*, espèce. C'est le nom donné à la doctrine qui affirme la pluralité des espèces humaines par opposition au *monogénisme* (*monos*, seul), qui enseigne l'unité du genre humain.

époque, sont transformistes^a, et qu'admettant, suivant la doctrine darwiniste, la variabilité indéfinie de l'espèce, ils devraient expliquer, par le même principe, la variabilité des races humaines. Mais non, ils trouvent tout naturel que l'homme primitif descende de l'anthropopithèque, et celui-ci de la *monère* primitive, à travers une série incalculable de transformations; et quand ils se trouvent en face des diverses races d'hommes qui peuplent la terre, ils se refusent à y connaître des variétés d'une même espèce. Pourquoi? Parce que, s'ils étaient logiques, ils donneraient raison à la Bible. On ne saurait se contredire d'une manière plus cynique.

114. Un rapide examen des raisons dont il cherche à s'étayer, achèvera de prouver la fausseté du polygénisme. Ces raisons sont tirées des différences physiques, intellectuelles et morales, qui distinguent entre elles les races humaines, de la diversité des langues et de la difficulté pour les hommes primitifs d'aller peupler l'Amérique et les îles perdues de l'Océanie.

115. *Différences physiques qui distinguent entre elles les races humaines.* — Toutes ces différences s'expliquent : soit par l'influence du milieu (climat, état social, genre de vie et en particulier d'alimentation), qui les détermine et les développe; soit par l'hérédité qui, le milieu demeurant le même, les transmet et les perpétue.

L'influence du milieu sur l'être vivant est attestée par de nombreux faits. Les bœufs de la Sologne, petits et chétifs, prennent sur les bords de la Loire, en une génération ou deux, une taille et une qualité toutes différentes. Le bœuf suisse devient, en deux générations, dans les plaines de la Lombardie, un bœuf lombard. Deux générations suffisent aussi pour changer les abeilles de Bourgogne, petites et brunes, en abeilles de Bresse, grosses et jaunes, quand elles sont élevées dans cette dernière province. Le chien, sous les cercles polaires, se revêt d'une épaisse fourrure et perd tous ses poils dans les régions intertropicales. Cette même influence s'exerce aussi sur l'homme. Le Français du Canada a vu changer son teint, sa physionomie, sa chevelure. Aux États-Unis, l'Anglo-Saxon a donné naissance à la race yankee; « nègre ou blanc, dit Élisée Reclus, tout tourne au Peau-Rouge. » A la Nouvelle-Zélande, comme en Australie, peu

^a Broca, Carl Vogt, de Mortillet, le Dr Bertillon; Hervé, Hovelacque.

d'années ont suffi pour faire subir au type anglais des modifications notables. Les Arabes sédentaires du Hauran sont d'une haute stature et ornés d'une barbe bien fournie, tandis que leurs frères nomades, les Bédouins, qui mènent une vie instable, sont petits et ont à peine de la barbe, mais sont doués d'une vue perçante. Même différence au Maroc entre les Arabes habitant les villes et ceux qui demeurent sous la tente.

C'est un fait également incontestable qu'une qualité accidentelle peut se transmettre par *hérédité*, et constituer ainsi une race. En 1790, naquit au Paraguay un bœuf sans cornes. Au bout de quelques années, cette race avait envahi des provinces entières. Par le procédé connu sous le nom de *sélection artificielle*, l'homme obtient de nouvelles races d'animaux douées de telle qualité spéciale qui peut se conserver pendant plusieurs générations. Un phénomène semblable a été observé dans l'espèce humaine. On cite une famille Colburn qui, pendant quatre générations, compta à chaque main un doigt surnuméraire. — Les qualités intellectuelles elles-mêmes peuvent se transmettre par voie d'hérédité; on a pour preuve les Bernouilli, les Estienne, les Grotius, les Lamoignon, les Cassini, les Say, les de Candolle, les Bach, etc.

En présence de ces faits irrécusables, il n'y a aucune raison de voir dans le genre humain des espèces distinctes, lorsqu'une science de bon aloi n'y trouve que des races ou variétés qui dérivent de la même espèce. Les différences qu'on signale entre elles prouvent si peu contre notre thèse, que la plupart des animaux offrent des différences bien plus caractéristiques, sans que les naturalistes se croient autorisés à faire de ces variétés des espèces distinctes. Par exemple, il y a moins de différence entre un homme de race blanche et un homme de race noire, qu'entre un bouledogue et un lévrier, qui appartiennent cependant à la même espèce d'animal.

116. Un aperçu sommaire sur les différences physiques des *races humaines* complètera cette démonstration, en montrant que ces différences ne sont qu'accidentelles, et non point spécifiques.

1° *La couleur de la peau.* C'est une qualité si accessoire, que plusieurs polygénistes, vaincus par l'évidence, n'osent pas en faire le caractère essentiel d'une race. Outre que les colorations jaune, rouge et noir, sont reliées par une foule d'intermédiaires, de nuances, qui ne permettent pas de classer nettement les races,

on sait que la peau des nègres et des blancs a la même structure anatomique. De part et d'autre, le derme et l'épiderme ne sont point colorés. La coloration de la peau a pour principe un liquide demi-solide, appelé pigment, qui se trouve dans les cellules du corps muqueux. Sous l'action d'une chaleur excessive, surtout dans la vie des champs, au grand air, les cellules les plus profondes du pigment, qui sont d'un brun noirâtre, le sécrètent avec plus d'abondance et donnent à la peau du nègre sa couleur d'un noir foncé. Ce qui prouve que cette coloration est due à l'influence du soleil, c'est qu'au moment de la naissance les nègres ne sont pas noirs et ne le deviennent que par le contact de l'air atmosphérique, que les nègres ont un teint plus clair dans les régions tempérées, et que les Européens brunissent sous les tropiques.

2° *La chevelure.* La couleur et la nature des cheveux ne constituent point un caractère spécifique. Tous les cheveux humains ont la même structure; ils ne diffèrent que par l'abondance, la longueur ou la finesse, et par la quantité de matière colorante qu'ils contiennent: autant de caractères accidentels. Ce qu'on appelle chevelure laineuse des nègres, n'a de la laine que l'apparence: les cheveux des nègres sont de véritables poils comme ceux des blancs; ils sont plus frisés et plus crépus, mais ce n'est là qu'une différence du plus au moins, car il y a des Européens qui les ont extrêmement crépus. Du reste, dans une même race, il y a une grande variété sous le rapport de la chevelure; il est constaté que l'âge, le climat, un changement de la manière de vivre, influent notablement sur le système pileux. Une classification de races, fondée sur la couleur et la forme des cheveux, est, de l'aveu même d'un grand nombre de polygénistes, tout à fait arbitraire.

3° *L'angle facial.* Dans le but de prouver qu'il y avait une plus grande différence entre le nègre et le blanc qu'entre certaines espèces de singes et le nègre, et qu'il y avait là par conséquent un caractère spécifique établissant la pluralité des espèces humaines, quelques naturalistes ont prétendu que certains singes avaient un angle facial de soixante-dix degrés, égal à celui des nègres. Mais on a démontré que l'angle facial des singes les plus favorisés ne dépassait guère trente-cinq degrés, et qu'au surplus la structure du front humain et celle du front simien offrent une telle différence, que tout calcul fondé sur deux choses aussi disparates pêche par la base.

4° *La forme du crâne.* Il y a des têtes allongées (*dolichocé-*

phales), des têtes courtes (*brachycéphales*) et des têtes moyennes (*misocéphales*). Chacun de ces groupes présente des mâchoires *prognathes* ou saillantes, comme la mâchoire des animaux, et des mâchoires *orthognathes* ou peu saillantes. On a dit que les races inférieures étaient *dolichocéphales* et *prognathes*, et que cette forme de crâne était un caractère spécifique. Cette conclusion n'est pas fondée sur l'expérience. On trouve des *dolichocéphales* et des *prognathes* dans toutes les races. Ainsi le crâne germain est *dolichocéphale*, et le crâne bavarois *brachycéphale*. Le *prognathisme* se rencontre fréquemment chez les peuples civilisés. Le nègre lui-même ne naît pas *prognathe*, il le devient avec l'âge, et ce changement est attribué à sa vie grossière et dégradée.

5° *Le volume du cerveau.* Pas plus que la forme du crâne, le volume du cerveau ne peut être considéré comme un caractère spécifique. Chez les Européens, la capacité des crânes est généralement de plus de quinze cents centimètres cubes, et leur poids de treize cent quarante à quatorze cent quatre-vingts grammes. Chez les nègres, la capacité des crânes est d'environ quatorze cents centimètres cubes, et leur poids de douze cent trente à treize cent trente grammes. Cet écart s'explique en majeure partie par le travail intellectuel, qui, en s'accumulant pendant des siècles, a développé la capacité crânienne dans les races civilisées. Mais ici, comme pour la couleur de la peau, la forme du crâne, etc., on rencontre d'une race à l'autre tous les intermédiaires qui empêchent de décider où commencerait une race, où finirait l'autre. Dans une même race, la race blanche, souvent le cerveau diffère notablement de poids. Celui de Cuvier était de dix-huit cent soixante et un grammes; celui de Gambetta de onze cent soixante-cinq grammes, inférieur par conséquent au poids moyen du cerveau d'un nègre. On ne peut donc conclure de ces différences la diversité des espèces, et moins encore la parenté de la race noire avec la tribu des singes qui ressemble le plus à l'homme au point de vue physique^a.

Ainsi, toutes les différences physiologiques qui distinguent les races humaines sont secondaires, accessoires, et n'autorisent point la doctrine polygéniste. Ces races ne sont que les variétés d'une même espèce. On le prouve positivement en constatant que toutes ont au fond la même organisation physique: même

^a Ainsi le crâne du gorille ne mesure que cinq cent trente centimètres cubes environ, et le poids ne dépasse guère cinq cents grammes.

structure anatomique, même durée moyenne de la vie, même disposition à la maladie, même température moyenne du corps, même vitesse moyenne dans les pulsations du poulx, même pouvoir de se nourrir de toutes espèces d'aliments, même faculté de s'unir entre elles pour se reproduire indéfiniment. Or tous ces caractères constituent l'identité spécifique, particulièrement le dernier. Il est reconnu que le croisement entre les espèces d'un même genre animal ou végétal a une fécondité très restreinte, et que les êtres qui en proviennent, ou sont stériles, ou ne tardent pas en se perpétuant à faire retour à une des espèces ancestrales. Les individualités humaines, au contraire, provenant de l'union entre parents de races différentes, jouissent d'une fécondité illimitée, preuve manifeste que ce ne sont point les espèces d'un genre, mais les formes d'une seule espèce.

117. *Différences intellectuelles et morales.* — Entre les races supérieures et les races inférieures, ces différences ne consistent que dans le degré de développement de la vie intellectuelle et morale. Chez les races les plus dégradées, on retrouve ce qui fait le fond de la nature humaine, ce qui distingue essentiellement l'homme de l'animal, la faculté d'abstraire et de généraliser, la parole, la sociabilité, les principes de la loi naturelle, le sentiment religieux^a.

« Dans le domaine pur de la psychologie, dit Flourens, on peut bien marquer la limite précise qui sépare l'instinct de l'intelligence; mais d'homme à homme, de race à race, ce ne sont plus que des variétés, des nuances, des degrés que l'éducation fait disparaître; l'unité de l'intelligence est la dernière et définitive preuve de l'unité humaine. »

Les succès des missionnaires catholiques chez les peuplades les plus sauvages confirment ces paroles de l'illustre physiologiste.

118. *Diversité des langues.* — Les physiologues compétents, même incrédules, n'osent nier la possibilité de l'unité primitive du langage, et déclarent qu'on ne peut tirer de la philologie aucune preuve contre l'unité de l'espèce humaine.

^a « L'assertion d'après laquelle il y aurait des peuples ou des tribus sans religion, dit un rationaliste, M. Tièle, repose soit sur des observations inexactes, soit sur une confusion d'idées. On n'a jamais rencontré de tribu ou de nation qui ne crût à des êtres supérieurs, et les voyageurs qui ont avancé cette opinion ont été plus tard contredits par les faits. »

Abstraction faite du témoignage de la Bible sur la confusion des langues au pied de la tour de Babel, on conçoit que les hommes, après avoir parlé une même langue et s'étant séparés les uns des autres, en soient venus avec le temps à déformer de telle sorte la signification des mots, que les langues qui ont résulté de cette altération paraissent irréductibles. Rien n'est plus mobile et changeant que la parole, surtout lorsqu'elle n'est pas fixée par la grammaire. Cook et nos missionnaires parlent de peuplades qui ont presque complètement renouvelé leur langue en un petit nombre d'années, vingt ans au plus; de sorte que deux tribus voisines sont généralement dans l'impossibilité de se comprendre. On peut juger par là de ce qui dut se passer à l'origine, alors que le langage était plus simple encore, puisqu'il était monosyllabique.

Hæckel, l'un des polygénistes qui prétendent tirer de la diversité des langues un caractère spécifique, admet lui-même que des tribus de la même race, comme les nègres de la partie orientale du Sahara, parlent des langues irréductibles. Puisque les nègres ne forment qu'une seule espèce, bien qu'ils parlent des langues irréductibles, pourquoi tous les autres hommes n'appartiendraient-ils pas aussi à une seule espèce, quoique la philologie n'ait pu encore ramener toutes les langues à l'unité primitive? Les faits forcent donc de reconnaître que la diversité des langues n'implique nullement la diversité de l'espèce.

119. *Peuplement de l'Amérique et de l'Océanie.* — La difficulté pour les hommes, même dans l'état primitif, de se répandre par toute la terre, n'est plus considérée comme sérieuse par un grand nombre de polygénistes. Les communications ont toujours dû être faciles entre l'Asie et l'extrême nord-ouest de l'Amérique, séparés seulement par le détroit de Behring. Autrefois comme aujourd'hui, les courants marins ont pu jeter des naufragés sur les autres parties du nouveau monde.

A ces conjectures bien fondées s'ajoutent des faits positifs. Les traditions les plus anciennes de l'Amérique du sud attribuent l'origine de sa population à des hommes venus de l'Orient. L'archéologie confirme ces traditions. Il existe des analogies frappantes entre les monuments, les inscriptions, les armes, les mœurs et certaines coutumes des anciens Américains et des anciens Égyptiens, des Ibères, des Libyens. M. de Quatrefages a pu conclure de nombreux faits, que le nouveau monde a été peuplé par les trois races jaune, blanche et noire. Les Botocon-

das du Brésil représentent la race jaune ; la race blanche occupait principalement le nord-ouest, et la race noire l'isthme de Panama et certaines parties de la Floride, du Brésil et de la Californie.

Pour l'Océanie, ses premiers habitants, les Polynésiens, venaient des archipels orientaux de l'Asie. On retrouve encore dans ces derniers la race souche, parfaitement reconnaissable à ses caractères physiques aussi bien qu'à son langage. Le peuplement de l'Océanie ne remonte pas au delà des temps historiques : il s'est fait par voie de migration volontaire ou de dissémination involontaire en procédant ordinairement de l'ouest à l'est. Les principales migrations, selon M. de Quatrefages, ont eu lieu soit peu avant, soit peu après l'ère chrétienne ; d'autres sont bien plus récentes ; il en est de tout à fait modernes.

120. *Conclusion.* — « Ainsi, par quelque côté que l'on considère les races humaines, couleur, conformation physique, langage, situation géographique, nous ne découvrons rien qui puisse constituer des espèces différentes ou attester une origine diverse ; il existe des variétés et des races, mais leur apparition peut s'expliquer, soit par des changements spontanés dans les individus transmis par l'hérédité, soit par des modifications produites par le milieu, le climat, la nourriture, les mœurs, les habitudes et l'état social¹. »

On a objecté : 1^o que si les races humaines ne sont que des variétés d'une même espèce, on ne comprend point qu'il ne se produise pas de nouvelles races, puisque le propre de l'espèce est de produire toujours des variétés ; 2^o qu'il n'est pas possible que les descendants de trois hommes, Sem, Cham et Japhet, aient fourni les populations si nombreuses que renfermaient l'Égypte et l'Asie Mineure quelques siècles seulement après le déluge.

A la première objection, nous répondons qu'il n'y a pas de raison pour qu'il se produise de nouvelles races.

Les milieux ne varient point, et chacun ayant produit ses effets, les causes qui ont amené primitivement la diversité des races ne font plus que la maintenir. Une variété nouvelle ne pourrait apparaître que si des accidents organiques, survenant dans une famille, s'y fixaient par l'hérédité. — On voit d'ailleurs que la même objection peut être faite au polygénisme. Si chaque

¹ L'abbé VIGOUROUX, *Manuel biblique*, p. 104.

race est une espèce, pourquoi chacune de ces espèces ne se diversifie-t-elle pas en nouvelles races ?

A la seconde objection, nous répondons qu'il suffirait d'une fécondité moyenne de cinq ou six enfants par couple pour peupler la terre, en cinq siècles, de huit cents millions d'habitants, et que Sem, Cham et Japhet ont eu des frères et des sœurs nés plus tard, que Moïse signale sans les nommer.

121. *Deuxième objection.* — La Genèse elle-même favorise la doctrine polygéniste. Elle nous apprend que Caïn, après avoir tué Abel, craignit d'être tué par ceux qui le rencontreraient ; qu'il bâtit une ville qu'il appela du nom de son fils Hénoch ; que les fils de Dieu prirent pour épouses les filles des hommes. Or ces faits ne peuvent se concilier avec la théorie qui fait descendre d'Adam tout le genre humain. 1^o Après le meurtre d'Abel, Adam n'avait pas d'autre fils que Caïn : comment celui-ci aurait-il pu craindre d'être tué, s'il n'y avait pas eu des hommes d'une autre espèce ? 2^o « On demande, dit Voltaire, quels ouvriers il avait pour bâtir sa ville, quels citoyens pour la peupler, quels outils et quels instruments pour construire des maisons ? » 3^o Les filles des hommes sont appelées, dans le texte original, filles d'Adam ; c'est la postérité d'Adam et d'Ève : les fils des hommes appartiennent donc à une autre race qui n'a rien de commun avec ceux que nous appelons nos premiers parents.

Réponse. — En lisant la Genèse sans parti pris, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle fait descendre tous les hommes d'un même père, comme nous le dit saint Paul¹.

Quant aux faits allégués, on ne peut en tirer parti en faveur du polygénisme.

1^o Caïn ne pouvait ignorer qu'Adam aurait d'autres enfants, et, par conséquent, il pouvait craindre d'être tué un jour ou l'autre, lorsque les hommes se seraient multipliés.

2^o Le mot hébreu *ir*, que les traducteurs rendent par ville, signifie, d'après son étymologie (*oir*, veiller, surveiller), un lieu de garde, un lieu de refuge, et, dans un sens plus précis, une ville comme on l'entend aujourd'hui. La ville de Caïn doit donc s'entendre d'un campement abrité par un fossé ou un retranchement contre les attaques des bêtes fauves.

3^o Suivant l'interprétation générale, les fils de Dieu sont les descendants de Seth, et les filles des hommes des enfants des Caïnites,

¹ Actes, xvii, 26.

dont les pères étaient des impies. Quelle raison y a-t-il de supposer que ceux que l'Écriture appelle fils de Dieu étaient d'une autre espèce que les descendants d'Adam? Si par fils de Dieu on veut entendre les créatures de Dieu, il n'y a pas lieu sous ce rapport d'établir une distinction entre eux.

Objection sur l'antiquité de l'homme.

122. *Objection.* — L'antiquité que la Bible assigne à l'espèce humaine est non seulement en désaccord avec la chronologie des anciens peuples, mais avec les données que fournit la géologie. La chronologie biblique est manifestement fautive.

*Réponse*¹. — Ni la Bible ni l'Église n'imposent une croyance relativement à l'époque de la création de l'homme. Il n'y a point de chronologie biblique authentique; il n'y a que des systèmes de chronologie biblique basés sur des données insuffisantes et incertaines.

123. Les exégètes s'accordent assez généralement à reconnaître que, depuis Abraham jusqu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ, il y a un intervalle d'environ deux mille ans. Mais quand il s'agit de supputer les années écoulées d'Adam au déluge et du déluge à la vocation d'Abraham, ils diffèrent d'opinion suivant la base qu'ils prennent pour leur calcul. Les seuls documents sur lesquels ils puissent fonder leur supputation, ce sont les deux listes généalogiques des patriarches antédiluviens et postdiluviens contenues dans la Genèse, et s'étendant l'une d'Adam à Noé, l'autre de Noé à Abraham. Ces listes font connaître, outre les descendants directs des patriarches, l'âge de l'ascendant au moment de la naissance de celui qui lui succède dans la série. Ainsi il est dit qu'Adam engendra Seth à cent trente ans, que Seth engendra Énos à cent cinq ans, etc.; de sorte qu'il s'écoula cent trente ans de la création d'Adam à la naissance de Seth; de la même époque à la naissance d'Énos, cent trente plus cent cinq, c'est-à-dire deux cent trente-cinq ans, etc.; ce qui permet, en additionnant tous les chiffres analogues donnés par la Genèse, de calculer l'âge de l'humanité jusqu'à Abraham.

Mais, par suite d'erreurs de copistes (qu'il n'y avait pas de raison pour Dieu d'empêcher par un miracle, vu que la chose

¹ Cf. l'abbé VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. III, p. 452; — l'abbé GUIBERT, *les Origines*; — le P. ZAMH, *Bible, Science et Foi*, p. 167; — JAUGEY, *Dictionnaire apologétique*, art. : Antiquité de l'homme.

n'intéresse ni la foi ni les mœurs), les chiffres ne sont pas les mêmes dans le texte original qui nous est parvenu, d'un côté par les Juifs, et de l'autre par les Samaritains, et dans la plus ancienne version de la Genèse, celle des Septante. — De la création d'Adam jusqu'au déluge, les Juifs comptent 1656 ans, les Samaritains 1307 ans, les Septante 2242 ans. Du déluge à Abraham, les Juifs comptent 367 ans, les Samaritains 1017 ans, les Septante 1147 ans. De ces données diverses, prises telles que les fournit la copie, ou combinées d'une façon ou d'une autre, sont sortis deux cents calculs différents, dont le plus court ne compte que 3483 ans depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ, et le plus long 6984 ans : soit une différence de trente-cinq siècles. La différence est encore de douze à quinze siècles entre les deux versions qui ont le plus d'autorité dans l'Église, celle de la Vulgate et celle des Septante.

La conclusion à tirer de ces divergences, c'est qu'il est impossible de fixer avec certitude, au moyen du texte sacré, la date de la création de l'homme. Aussi l'Église ne garantit-elle aucune chronologie. Si la Vulgate, qui est sa version officielle, fait naître Jésus-Christ l'an 4004 de la création, le martyrologe romain le fait naître l'an 5199. L'Église montre ainsi qu'elle n'a pas de préférence marquée pour un système, et qu'elle laisse liberté entière aux historiens.

124. Il y a encore une autre cause d'incertitude sur l'âge de l'espèce humaine. A supposer que nous eussions les vrais chiffres qu'avait écrits Moïse, on pourrait encore se demander s'il n'y a pas des lacunes dans les arbres généalogiques des anciens patriarches.

On sait que les Orientaux ont des tendances à supprimer des intermédiaires dans les généalogies. La sainte Écriture nous en donne des exemples. Ainsi Laban, petit-fils de Nachor, est appelé son fils par omission du nom de Bathuel, son père; Jochabed, mère de Moïse, est appelée fille de Lévi, quoique Lévi fût certainement mort longtemps avant sa naissance. Mais l'exemple le plus remarquable est celui de la généalogie de Notre-Seigneur selon saint Matthieu, dans laquelle ont été exclus trois noms royaux : Ochozias, Joas et Amazias. Cette suppression paraît avoir pour raison une cause mnémotechnique. Pour faciliter le travail de la mémoire, l'Évangéliste a divisé la série totale des ancêtres de Jésus-Christ en trois groupes de quatorze membres chacun, et comme le second aurait dû en renfermer dix-sept au

lieu de quatorze, il en a éliminé trois pour conserver son plan. Il peut donc se faire que Moïse, usant d'un procédé semblable, n'ait compté que dix patriarches, tant avant qu'après le déluge, afin que ce nombre, qui correspond au total des dix doigts de la main, fût facilement retenu par les Hébreux, qui apprenaient par cœur le tableau des générations. Dans cette hypothèse, qui est admise comme très vraisemblable par de sérieux exégètes, l'écrivain sacré ne se serait point proposé de donner la date de la création de l'homme. Cette question serait de celles que l'Esprit-Saint laisse à la discussion des hommes; et il appartiendrait à la science seule, en dehors de la révélation, de chercher à la résoudre, en se tenant dans les limites d'une sage critique.

125. C'est cette sage critique que n'ont point observée les ennemis de l'Église. N'ayant qu'une préoccupation, celle de trouver la Bible en défaut, ils ont assigné à l'homme une antiquité que démentent l'histoire et les découvertes des sciences naturelles.

Les impies du dix-huitième siècle opposèrent, à ce qu'ils croyaient être la chronologie biblique, les chronologies fabuleuses de l'Inde, de la Chine, de l'Égypte et de la Chaldée. — La mythologie indienne comprend quatre âges : le premier, qui a duré 1 728 000 ans; le deuxième, 1 296 000 ans; le troisième, 864 000 ans; le quatrième, qui a commencé, doit voir 432 000 ans. — Les lettrés chinois font remonter les institutions de leur pays à 3 276 000 ans avant Jésus-Christ. — En Égypte, le prêtre égyptien Manéthon, qui écrivit en grec une histoire de son pays, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, attribuait à l'Égypte une antiquité de 30 000 ans avant l'époque d'Alexandre. — Bérosee, l'historien de la Chaldée, raconte que les premiers rois avaient régné 468 310 ans avant notre ère, et que, sur les sept dynasties qui avaient successivement occupé le trône pendant ce temps, la première, composée de dix rois, avait régné 432 000 ans; ce qui fait une moyenne de 43 200 ans pour chaque règne. — Les Babyloniens alléguaient en faveur de leur antiquité leurs observations astronomiques, qu'ils faisaient remonter au delà de 450 000 ans.

Les historiens impartiaux n'ont pas eu de peine à dévoiler la fausseté de ces chronologies fantastiques. — Pour l'Inde, on ne peut tirer de sa mythologie rien de précis ni de certain; son histoire n'offre quelque certitude que vers l'an 800 avant l'ère chrétienne, et son ancienne littérature, suivant Max Müller, ne remonte pas au delà du douzième siècle avant notre ère. — Les annales chinoises, dans leurs parties les plus anciennes, n'ont pas de

chronologie; elles se contredisent souvent entre elles, et les auteurs les plus favorables à l'antiquité de la Chine avouent qu'on n'a aucun moyen de déterminer l'époque où ont vécu ses premiers rois. Si haut qu'on puisse faire remonter son histoire, la chronologie des Septante suffit pour en expliquer le développement. — Il en est de l'Égypte à peu près comme de la Chine : les documents historiques et les dates qu'ils nous fournissent sont insuffisants pour établir une chronologie certaine. Les historiens modernes qui se sont occupés de l'histoire de l'Égypte sont dans le plus grand désaccord. On peut en juger par les nombreuses dates différentes données à l'avènement de Ménès, le premier roi égyptien^a. Ainsi qu'on l'a observé, c'est comme si les meilleures autorités sur l'histoire romaine venaient nous dire, les unes que la République fut fondée en 508, les autres en 3508 avant Jésus-Christ. On ne saurait donc démontrer, pour l'Égypte non moins que pour la Chine, que la chronologie des Septante est trop courte pour renfermer toutes les dynasties égyptiennes. — Pour la Chaldée et la Babylonie, une chronologie exacte ne commence qu'en l'an 747 avant Jésus-Christ. Les époques antérieures ne sont pas connues avec certitude. Sur un cylindre de Nabonide, roi de Babylone, on lit que Naramsin, fils de Sargon I^{er}, avait fondé le temple du dieu Samos ou le Soleil, à Sippara, 3 200 ans avant le règne de Nabonide, c'est-à-dire vers l'an 3 750 avant notre ère. Si cette date est exacte (ce qui n'est point prouvé), le déluge remonterait à plus de 4 000 ans avant Jésus-Christ. Dans ce cas, la chronologie des Septante serait insuffisante, et les généalogies de la Genèse seraient, comme nous l'avons dit, probablement incomplètes. — Quant à la chronologie de Bérosee ou des astronomes babyloniens, tous les savants s'accordent à la rejeter comme fautive. Les deux premières dynasties de Bérosee ont toujours été regardées comme fabuleuses; l'avènement de la troisième, la dynastie mède, date d'environ 2 250 ou 2 460 avant l'ère chrétienne. Les observations astronomiques chaldéennes, au témoignage de Callisthène, disciple d'Aristote, n'embrassent qu'une période de 1 903 ans.

En résumé, les chronologies des peuples anciens, qu'on opposait autrefois si bruyamment à la Bible, sont à peu près conformes généralement, en ce qu'elles présentent de sérieux, à la chronologie des Septante.

^a On assigne à cet avènement les dates suivantes : 5702, 5613, 5004, 4455, 4157, 3917, 3893, 3852, 3123, 2717, 2691 avant Jésus-Christ.

126. Les grands progrès des sciences naturelles dans notre siècle ont été pour les adversaires de la Bible une occasion d'exagérer à outrance l'antiquité de l'homme. Dans les profondeurs de certaines côtes élevées, de graviers accumulés, de quelques terrains d'alluvion, de tourbières supposées anciennes, on a découvert des poteries, des briques, des outils, des armes qui étaient des témoignages incontestables de l'industrie humaine. Calculant le temps qu'il a fallu pour l'élévation de ces côtes, la formation de ces amas de graviers, de ces terrains d'alluvion, de ces tourbières, on a cherché à en déduire l'époque de la première apparition de l'homme. Les géologues antichrétiens se sont livrés à ce sujet à toutes les fantaisies de leur imagination. Hæckel donne à l'espèce humaine plus de cent mille ans; de Mortillet, deux cent quarante mille; Draper, plus de deux cent cinquante mille; d'autres jusqu'à cent mille siècles. Que valent ces nombres? Ils sont élevés sur des bases si arbitraires et si fragiles, que la science qui se respecte ne les tolère point.

La plupart des savants regardent comme dépourvus de probabilité les prétendus vestiges de l'homme dit *tertiaire*; ils attribuent les silex trouvés dans les terrains de ce nom à l'action du sable et de l'eau, du sable et du vent, à des changements brusques de température, à la pression, etc., et non à un travail intellectuel. Suivant eux, l'homme n'est apparu qu'à l'époque *quaternaire*. Mais quand a commencé cette époque qui a précédé immédiatement l'état de choses actuel? On n'en sait rien.

« La science, dit M. de Lapparent, n'en est pas encore à ce point d'avoir conquis un chronomètre qui lui permette de mesurer le temps écoulé, même dans la période qui a immédiatement précédé la nôtre. Il est sage de n'attendre cette conquête que de l'avenir. Pour nous, il nous suffit d'avoir établi à quel point sont dépourvus de base rigoureuse tous ces calculs qui distribuent généreusement des centaines et des milliers de siècles entre les diverses phases de l'époque quaternaire. Nous ne voyons dans les faits géologiques de l'époque quaternaire absolument rien qui motive les évaluations considérables devant lesquelles certains auteurs n'ont pas reculé. »

Ce qui ressort des études géologiques, c'est que l'homme est plus ancien qu'on ne le pensait auparavant. Mais les géologues arriveraient-ils à démontrer qu'il faut assigner à l'antiquité de notre race quelques milliers d'années de plus que ne le comporte la chronologie des Septante, l'autorité des Livres saints n'aurait pas en souffrir, attendu qu'il n'y a pas de chronologie biblique

authentique, et que les lacunes probables dans les généalogies des patriarches primitifs permettent d'augmenter l'âge de l'humanité suivant les besoins de la science.

AUTEURS A CONSULTER

- S. S. LÉON XIII. — Encyclique *Providentissimus*.
 Le P. BRUCKER. — *Questions actuelles d'Écriture sainte*.
 VIGOUROUX. — *Manuel biblique*, tome I^{er}; *la Bible et la critique rationaliste*; *la Cosmogonie biblique*.
 Abbé DE BROGLIE. — *La Question biblique; les Progrès de l'apologétique*.
 Abbé GUIBERT. — *Les Origines*.
 Le P. FONTAINE. — *Les infiltrations protestantes*.
 Le P. OLIVIER. — *Conférences théologiques*, conf. 76^e à 80^e et 87^e à 95^e.
 D^r JULES DIDOT. — *Logique surnaturelle subjective*, ch. II, art. 4: les Sources théologiques.
 JAUGEY. — *Dictionnaire apologétique*. Articles: Écriture sainte (Inspiration de l'), Son rôle dans la religion, Son interprétation, Son usage dans l'Église catholique, Canon authentique des Écritures, Critique scripturaire (chez les catholiques, chez les rationalistes), les Évangiles et la critique rationaliste, Lecture de la Bible en langue vulgaire, Antiquité de l'homme, Anthropologie, Création, Cosmogonie, Déluge, Darwinisme, Transformisme, Génération spontanée, Homme, Polygénisme et Christianisme, Origine de l'univers et Moïse, Pierre (Age de la), Tertiaire (l'Homme), Égypte (Chronologie de l'), Patriarches (Chronologie des), Américains (Origine des).

RÉSUMÉ

La sainte Écriture. — En tant que source théologique, la sainte Écriture doit être considérée: 1^o dans son inspiration; 2^o dans son canon; 3^o dans l'authenticité de sa version, dite la *Vulgate*; 4^o dans son interprétation; 5^o dans sa lecture.

Inspiration de la sainte Écriture. — *Le fait de l'inspiration.* — Elle est rejetée par les rationalistes et par beaucoup de protestants modernes. Pour les premiers, la Bible est une œuvre purement humaine; pour les seconds, elle